

parvenu en lambeaux : papyrus (l'A. en catalogue 37), citations, *testimonia*, scholies, résumés antiques (*Diegesis*) et auteurs byzantins (jusqu'à Eustathe au XII^e siècle, qui fut un des derniers à disposer du recueil). Ressuscités avec Politien, les *Aitia* s'épaissirent au fil des éditions. L'A. édite tout un *aition* (fgts avec traduction, *diegesis* et *testimonia*, assez souvent traduits, scholies) avant de passer à l'*aition* suivant. Elle a sa propre numérotation, correspondant, dans la mesure du possible, avec celle de Pfeiffer ; des regroupements sont originaux (le second volume contient une table de correspondance). L'apparat critique mentionne l'origine des fgts, puis les corrections et conjectures des prédécesseurs. Le résultat des collations personnelles de l'A. se reflète dans l'apparat critique (où elle propose parfois une correction : fgt 1, vers 9, 23, etc.) et dans l'édition (des points souscrits disparaissent). Cette édition considérable s'accompagne d'un commentaire approfondi qui dépasse l'attente.

B. STENUIT.

Annette HARDER (éd.), *Callimachus Aetia. Introduction, Text, Translation, and Commentary. Volume 2. Commentary*, Oxford, University Press, 2012, 16.5 x 24, 1061 p., rel., ISBN 978-0-19-814492-2.

À la fin du volume se lit un très utile tableau, livre par livre, des sujets traités par Callimaque, avec indication des fragments, dont la numérotation propre à l'A. s'éclaire par la table de concordance avec l'édition de R. Pfeiffer. Chaque *aition* est introduit : bibliographie particulière, résumé, problématique, place (parfois hypothétique) dans l'ensemble des *Aitia* (*Les origines*). Le premier texte (= fgt 1 Pf.) est dirigé contre les Telchines ; ces derniers sont les détracteurs de Callimaque et lui reprochent son refus des longs poèmes. Un examen précis et concis des problèmes suscités par cette pièce (dimension autobiographique vue plutôt comme un prétexte ; c'est un prologue, mais des seuls *Aitia* ?) précède le commentaire des vers de Callimaque et des scholies (souvent indispensables à la compréhension) : restitution du papyrus, intertexte, grammaire... La syntaxe du v. 2 (νήιδες οἱ Μούσης οὐκ ἐγένοντο φίλοι) embarrasse tous les commentateurs : νήιδες (« ignorants ») est-il employé absolument ou Μούσης est-il son complément, mais, dans ce dernier cas, φίλοι est sans complément ? L'A. examine toutes les solutions proposées, mais *non liquet*. Les v. 9-12 seraient « les plus discutés du poème » (Y. DURBEC, *Callimaque. Fragments poétiques* [trad. et comment.], Paris, « Les Belles Lettres », coll. Fragments, 2006, p. 4, n. 8) et notre A. dit d'emblée : *a firm decision is not possible* ; elle examine honnêtement sur trois pages le problème, tout en faisant finement remarquer (p. 33) qu'il n'est peut-être pas limité à l'opposition connue (brièveté et beauté d'un poème - longueur et négligences) : il pourrait opposer aussi guerre et amour. Au v. 17, l'A. défend la leçon ἔλλετε (*be off*), jugée par certains (Durbec) impossible et la justifie par une sorte de prière apotropaïque. Au v. 22, le commentaire souligne bien pourquoi Apollon lycien parle à Callimaque. Un patient travail de restitution de textes parfois fort abîmés (papyrus), entrepris par plusieurs générations de philologues, joint à l'intertexte et à l'éclairage des *testimonia*, fait de ce nouveau commentaire des *Aitia* une bible ; l'entreprise en valait la peine, car l'influence de ce recueil fut considérable, au vu des papyrus et citations, parfois tardifs. L'A., apparemment, n'a pu profiter du commentaire lui aussi très développé des l. III-IV de G. Massimilla paru en 2005 (voir *LEC* 78 [2010], p. 265) ; les articles de ce dernier sont cependant cités. La comparaison des deux commentaires est stimulante. Pour « La victoire de Bérénice », qui ouvre le l. III (fgt 383 Pf.), la reconstitution χλι[αίνοντε]ς (v. 9) a la préférence des deux commentateurs ; restait à expliquer une longueur de restitution incompatible avec l'espace abîmé (quatre lettres) : Harder songe à une faute de transcription, du genre χλι[οντε]ς. – B. STENUIT.

Dion De Pruse, *Ilion n'a pas été prise. Discours « troyen » 11. Introduction, traduction et notes coordonnées par Sophie Minon* (La roue à

livres), Paris, « Les Belles Lettres », 2012, 13.5 x 21, LXXVI + 120 p., br. EUR 25, ISBN 978-2-251-33962-7.

L'introduction situe Dion Chrysostome entre seconde sophistique et philosophie. Le « discours troyen » (11) s'oppose aux autres discours tant par le contenu (hostile à Homère, loué dans d'autres discours, mais ici vilipendé pour falsification des causes de la guerre de Troie) que par la forme (il y a plus qu'une réfutation paradoxale) et ses prolongements moraux (faut-il enseigner une poésie mensongère ?). La date est très discutée : œuvre de la maturité ? Dion n'est pas le premier à critiquer Homère sur le plan de la vérocité ; d'où un survol des théories antiques et leur influence sur les scholies. La technique d'argumentation du sophiste originaire de l'actuelle Brousse est bien analysée et se retrouve dans le plan détaillé du discours. La langue est atticisante, mais moins que chez Ælius Aristide ; opposée à la κοινή, mais empruntant à la langue de son temps. La transmission du texte : plusieurs rédactions ; gloses substituées. Le texte (absent) suit l'édition Vagnone (Rome, 2003) et la thèse dactylographiée de F. Jouan (Paris, 1966) fut utilisée. La traduction, fidèle au tour de l'original, est suivie de quarante-quatre pages de notes, principalement stylistiques et littéraires. On lira une vingtaine de courtes notes d'ecdotique ; la note 162, *ad* § 129, est plus développée et explique la difficulté de la correction de Casaubon, cependant adoptée et attribuant à Horus, inconnu par ailleurs, un traité *Sur les rêves*. Une bibliographie et un index des noms propres clôturent une publication qui fera mieux connaître le mouvement fécond de la seconde sophistique. – B. STENUIT.

Thomas SCHMIDT, Pascale FLEURY (éd.), *Perceptions of the Second Sophistic and Its Times - Regards sur la Seconde Sophistique et son époque*, Toronto - Buffalo - London, University of Toronto Press, 2011, 16 x 23.5, XX + 273 p., rel. CAN \$ 75, ISBN 978-1-4426-4216-4.

Conspuée jusqu'au milieu du siècle dernier, avec quelques exceptions comme Boulanger en 1923 sur Ælius Aristide, la seconde sophistique (env. 50-250 apr. J.-C.) fut réhabilitée dans les années soixante-dix grâce à une vision plus juste de la rhétorique, associée à la philosophie ; elle est *humanitas*. Sont mieux perçus ses enjeux sociaux et politiques étendus à tout l'Empire romain ; aux nombreux auteurs grecs, il faut d'ailleurs associer Fronton, Apulée, Aulu-Gelle ; et que dire de Favorinus d'Arles, cité dans le présent ouvrage ? Sa vie fut partagée entre Rome, Marseille (?) et le monde grec ; il écrit en grec et ses connaissances sont égales dans les deux littératures. — Les quatorze contributions viennent d'un colloque tenu à l'Université Laval. Philostrate, d'abord, et ses *Vies des sophistes* ; leur cohérence vient d'une vision géographiquement centrée : Athènes, Hérode Atticus, mais un chapitre sur Eschine, qui renvoie à la première sophistique ; cette vision minimise toutefois d'autres centres (Asie Mineure, Rome). Les deux contributions suivantes veulent montrer que les sophistes n'ont pas le monopole de l'éloquence : Lucien et saint Paul s'écartent des normes tout en déployant des qualités rhétoriques ; Hérode Atticus reconnaît l'éloquence du bon sauvage Agathon. La dimension religieuse, ensuite : le sophiste est inspiré par les dieux et sa parole joue un rôle civilisateur ; plusieurs exemples sont analysés avec adresse. La référence au passé glorieux et à l'atticisme sous l'angle de l'identité grecque opposée au barbare : réticences de Dion Chrysostome, à la marge chez Athénée, avec de nettes réserves chez Pausanias ; ce dernier est rangé dans la seconde sophistique, au contraire de certains auteurs, influencés seulement par ce mouvement, comme Plutarque (*Propos de table*, IX, 15) rapportant un discours dont la performance importe plus que son objet (la danse), Galien et le discours improvisé qu'il oppose au discours déjà prononcé et reformulé. Enfin, la redécouverte d'Ælius Aristide vers 350, c'est-à-dire durant la troisième sophistique (fin III^e - VI^e s.) : son œuvre est rééditée, Libanios (*Disc.*, 60) subit son influence (*Disc.*, 22) ; on se souvient d'autres sophistes : Thémistios (*Disc.*, 7)